

Je n'aime pas aller chez de nouveaux clients. Je ne sais pas ce qui m'attend. Peut être qu'ils ont un chien. J'ai peur des chiens. Ils aboient, ils puent. Ils tournent autour de moi. J'ai dit à Bernard, mon chef, que je n'irai pas chez des gens qui ont des chiens. Les chats je n'adore pas non plus d'ailleurs, mais bon, je les supporte. Mieux que les chiens, même mieux que les gens bizarres. Comme cette femme qui me suivait dans tout son appartement rempli de bibelots, de miettes et de drôles d'odeurs âcres. Elle me suivait de trop près, je n'arrivais pas bien à manier l'aspirateur. Elle se collait à moi et me montrait les dessins qu'elle avait fait : des grandes fleurs rouges et oranges et des bonhommes avec des visages surdimensionnés. « Regarde fille », me disait-elle, « c'est beau, hein. »

Le pire, c'est quand elle essayait de me prendre dans ses bras. « Tu es gentille, fille, viens me faire un câlin. » Moi, je ne voulais pas être méchante, la repousser, mais ça me gêne de prendre dans les bras des gens que je ne connais pas. J'ai fait semblant d'avoir un

problème avec l'aspirateur, je lui ai vite tourné le dos. « Du calme, Nora », je me disais, « du calme, encore deux heures et tu es partie. » La femme avait peut-être soixante ans, mais son mari la grondait comme une petite fille. « Laisse-la tranquille enfin. » Sa voix était étrangement aiguë. « Viens prendre tes médicaments, sinon pas de biscuits après. » Il avait des grandes mains pleines de fissures, avec des ongles pas très propres. Elle portait un pull-over sans forme, les cheveux gris repris dans une fine natte qui tombait dans son dos courbé. Je ne savais pas si c'était lui qui me faisait plus peur avec son agressivité à peine refoulée dans la voix ou elle, qui paraissait si triste, si perturbée, en manque d'attention, la pauvre, qu'Allah la protège.

J'ai dit à Bernard que je ne voulais plus jamais aller là-bas. Bernard est un bon chef, il n'insiste pas trop si je suis catégorique. Il faut dire qu'il a besoin de moi. Les gens m'apprécient en général, et en plus, ça fait déjà deux ans que je travaille pour lui. Il n'y en a pas beaucoup qui tiennent aussi longtemps. Parfois il râle un peu, « mais enfin Nora, t'es là pour nettoyer, pas pour t'occuper des névroses des gens. » Il n'en sait rien lui. Les gens préfèrent me parler, avoir de la compagnie, qu'un appartement propre. Toute la semaine ils sont condamnés au silence, au monologue. Ils sont seuls.

La famille, ici, ça ne semble pas vraiment compter. J'ai été chez pas mal de gens qui ont des enfants adultes, mais ils ne les voient jamais. Alors ils ont besoin de parler. Et parler, je veux bien, essayer de les reconforter, oui, mais les prendre dans mes bras, je ne peux pas.

En tout cas, Bernard, il ne m'a plus envoyée chez ces gens-là. Mais, malheureusement, il y en a d'autres de ce genre. C'est-à-dire du genre à faire peur, à mettre mal à l'aise. C'est difficile de faire semblant de rien si on sent que les gens sont bizarres, c'est dur de continuer à nettoyer, à chercher le seau d'eau, à frotter les tables crasseuses avec des torchons pas propres. Il faut toujours penser à prendre des gants en caoutchouc. À chaque fois que je dois aller chez un nouveau client ou faire un remplacement, je prie pour ne pas avoir affaire à des gens bizarres. Le problème : il y en a beaucoup il me semble, et il y en a de plus en plus. Bernard m'a appelée hier soir. « Nora, Madame Remacle est entrée dans un home, tu ne dois plus aller nettoyer chez elle. J'ai un remplacement. T'as de quoi écrire ? » « Une seconde, oui vas-y. » « Rue des Roses, 117, c'est à Schaerbeek. Le client t'attend demain à neuf heures pour trois heures. Y a pas de chien. » Je soupirais après avoir raccroché. J'aimais bien Madame Remacle, même si elle perdait la tête. Mais à quatre vingt sept

ans, ce n'est pas facile de vivre seule. Une fois je l'ai retrouvée par terre, la cheville tordue. Elle a dû rester par terre pendant des heures. Elle m'a fait encore un petit sourire, mais c'était vraiment un tout, tout petit sourire, dans le coin de l'œil gauche. J'avais les larmes aux yeux. Il faut que j'aïlle la voir un jour, dans son home. Déjà le mot home sonne si triste et sordide.

Rue des Roses, j'ai regardé le plan, ce n'est pas tout près de chez moi, je dois changer deux fois. Là, je suis presque en retard, je me suis trompée de tram. J'espère que je trouverai vite la rue. Aujourd'hui, la journée a mal commencé. Maman n'a pas arrêté de se plaindre de ses maux de dos. Mon père, lui, il avait ses yeux tristes et cet air absent comme à chaque fois que Maman se plaint. C'est le drame de sa vie de ne pas avoir pu trouver un vrai boulot, honnêtement payé durant toutes ses années en Belgique. Mais il n'avait pas de permis, pas de formation, il ne parlait que son arabe de village et son français d'école primaire qu'il a dû abandonner trop jeune. Pour finir, c'était lui qui restait à la maison à s'occuper de nous trois. Et c'est ma mère qui allait travailler comme femme de ménage, parfois huit à dix

heures sans s'arrêter.

Remarque, ça lui a donné des forces, du pouvoir. C'est elle qui gère les finances familiales. C'est elle qui décide des dépenses plus conséquentes. Même si - surtout au début - elle faisait semblant de laisser décider Papa, il a vite senti qu'il n'était plus le vrai chef de famille. D'abord il a beaucoup hurlé pour compenser. Mais au cours des années, il s'est enfermé dans un silence morose. Au silence s'ajoute aujourd'hui un petit air coupable quand Maman se plaint de ses maux. Il pense que c'est lui qui devrait avoir des maux, des bobos, toutes ces douleurs d'un corps fatigué dues aux années de travail physique. Et moi, quand Maman se plaint dès le matin, je me sens obligée de laisser la cuisine impeccable avant d'aller au boulot, de ranger toute la vaisselle du petit déjeuner, d'aider ma sœur dans cette course matinale si folle pour ne pas arriver en retard à l'école.

D'ailleurs Sara m'inquiète. Ce matin, j'ai dû insister trois fois pour qu'elle mange quelque chose, pour qu'elle boive un peu de lait, pour qu'elle mette un pull pas trop collant. Je lui ai parlé gentiment pour ne pas

briser ce lien si fragile de confiance qu'elle a malgré tout en moi, plus qu'en nos parents. C'est parce que je la laisse vivre et que j'essaie de la comprendre. Seize ans, ce n'est pas un âge facile. Même moi, fille modèle, fille aînée, qui a toujours tenté de plaire à mes parents, de ne pas leur causer des soucis, de ne pas heurter leurs principes, même moi, à seize ans, je rêvais de me débarrasser de ce paquet religieux, de ce bagage culturel, de ce corsage parental qui m'empêchait de vivre comme, par exemple, ma copine Laurence : un garçon te plaît ? Tu lui fais des doux yeux, des quart de sourires, tu sors où il sort, tu t'arranges pour danser un slow avec lui, tu te laisses embrasser, et puis plus si affinités. Tu es timide ? Tu te décoinces avec une bière, tu t'accroches à une cigarette, tu joues avec tes cheveux. Tu comptes partir en été entre copains et copines ? Tu fais des petits jobs, tu remplis ton sac à dos, tu pars. Moi, je restais là. Parfois, une année sur deux, on partait au Maroc, en famille, voir la famille. Il faisait chaud, il faisait bruyant, il faisait étroit, j'avais le mal du pays.

Un jour, je faisais la sieste avec ma sœur dans une petite chambre étouffante dans l'appartement de ma tante où nous logions durant notre séjour. Sara dormait, mais moi, j'avais chaud et j'avais soif, terriblement soif. Mais je restais là, inerte, couchée comme

une bête dans une cage, apathique. Alors, j'entendis à travers la porte ma tante dire à ma mère: «Nora est devenue une vraie petite femme, bien jolie d'ailleurs, faudra penser à lui présenter quelqu'un de bien.» La réponse de ma mère, je ne l'ai pas entendue. Puis ma tante: «Faut pas trop attendre, tu sais, pas qu'elle tombe amoureuse d'un blondinet. D'ailleurs je trouve qu'elle souligne trop ses yeux. Ça ne va pas pour une jeune fille.»

Je sentais la rage monter. «Mais ta gueule!», j'avais envie de lui lancer à travers la porte, «occupe-toi de tes affaires.» Je n'aime pas qu'on parle de moi derrière mon dos. Je n'aime pas que quelqu'un d'autre croie pouvoir se permettre de se mêler de ma vie à moi, maquillée ou non, amoureuse ou non, à caser ou non. Bon, mes parents eux, oui, eux ils ont le droit de me faire des remarques, de se soucier de mon avenir, même de se demander si ils ne trouveraient pas un homme bien pour moi. Ils ont plus d'expérience, ils connaissent la vie et puis, ce sont mes parents, ils m'ont mis au monde, ils m'aiment, je leur dois le respect. Je n'aime pas du tout comme Laurence parle parfois à sa mère, si énervée, si impatiente. Il faut être respectueux et patient avec ses parents. Mais de là à accepter qu'une tante que je connais à peine, qui ne m'a jamais vraiment parlé d'ailleurs, donne des soi-disant bons conseils à ma

mère, non ! De quoi elle se mêle, enfin.

J'entendais ses pas lourds à travers la porte, sa grosse voix, ses remarques pesantes et je la détestais. Je voulais partir, rentrer en Belgique tout de suite, même la pluie me manquait, la brume matinale, le manque de lumière en hiver. Je pensais à Laurence qui s'amusait entre copains quelque part en Provence. Je pensais à Thibault, un blondinet d'ailleurs, qui avait arrêté de me regarder avec son regard vert-de-lac-de-montagne depuis que je portais le voile. Plus de vert dans mes yeux, malgré le noir autour. Plus de taquineries, plus de petits mots sur mon cahier, plus de frôlement de bras dans la cour, ces hasards non hasardeux. Le voile avait tout voilé. Blond, vert, noir - et puis la lourdeur de cet après-midi, de cette tante, de ces vacances - bref, j'avais les larmes aux yeux. Faut dire qu'elles montent bien vite chez moi. Je dois avoir une petite source d'eau salée très puissante en moi. C'est parfois gênant, mais au moins, ça nettoie l'intérieur. Là, au Maroc, les larmes me rafraîchissaient les joues, mais ma tête brûlait.

C'est Sara, ma petite Sara, ma petite sœur chérie, qui, du haut de ses sept ans, m'a tranquilisée avec sa petite main. En dessous du drap elle a cherché la mienne et l'a pressée très fort. C'est fou comme cette petite main pouvait serrer fort. Et puis Sara m'a adressé son

petit sourire encore mi-endormi, tout doux, après sa sieste bien longue. Aujourd'hui c'est elle qui aurait besoin d'une petite main bien forte. Mais ma main est trop grande. Elle l'écraserait.

Je sais que ce n'est pas bien, même horrible, très indiscret et pas correct du tout, qu'Allah me pardonne, mais dernièrement, quand Sara était à la salle de bain, j'ai vite ouvert son agenda dans lequel elle griffonne et dessine tout le temps. En bleu turquoise, orné de petites lianes, fleurs et étoiles, elle avait écrit: «Je veux être femme, sans contrainte aucune, je veux vivre, aimer, goûter à tout. M'envoler au-delà du bleu, m'enfuir, vivre.» M'enfuir? Mais pourquoi ma petite Sara? Tu n'es pas bien ici? Tu ne vas pas bien? Tu ne vis pas bien? Mais ta famille est là, pour toi, avec toi. Je continuais à feuilleter hâtivement, mes mains tremblaient de honte, d'indiscrétion, de bouleversement. Quelques pages plus loin, il y avait une phrase en noir, ornée d'espèces de petits pics dans tout les sens: «God is dead.»

J'ai eu la présence d'esprit de vite faire une petite prière pour elle. Qu'Allah lui pardonne ce blasphème.

Quand Sara rentra dans la chambre, les cheveux mouillés, enveloppée d'une serviette rose et d'un nuage de parfum fleuri, j'ai eu l'impression qu'elle me toisait avec méfiance. En fait, c'était moi qui la regardais avec un drôle d'air. « Ça va Nora, pourquoi tu me regardes comme ça ? » « Je ne te regarde pas, t'es parano ou quoi, vas te sécher les cheveux. » Je quittais la pièce presque en courant. Mais que dire, comment réagir sans l'éloigner davantage de nous, de moi ? Je reste muette. Par exemple, je sais très bien qu'elle enlève son voile dès qu'elle quitte la maison, mais je fais semblant de rien, je ne lui dis rien pour éviter la surdose de morale.

Rue des Roses, la voilà. Je suis à bout de souffle et huit minutes en retard. Je crains déjà le regard désapprobateur du nouveau client, certainement pré-pensionné ou retraité, certainement impatient, certainement méfiant en me voyant. Encore une étrangère, pourvu qu'elle ne vole rien. Est-ce qu'elle est vraiment propre ? Et pas qu'elle commence avec ses prières pendant ses heures de travail. Et pas qu'elle sente le couscous. Et pas qu'elle ne sache pas lire les étiquettes sur les pro-

duits de nettoyage. Je sais lire dans leurs pensées. Ils ne sont pas vraiment méchants, juste ignorants, juste craintifs. Ils n'ont jamais connu autre chose que leur petite Belgique, leur quartier, leur rue. Bon d'accord, peut être un peu de Costa Brava en été, un peu de Val d'Isère en hiver. Ils ne parlent même pas bien les deux langues de leur pays, mais ils se croient permis de me demander si je les comprends. Pauvres gens, après tout. « Mais qu'est-ce qu'il te prend, Nora, ce matin, à avoir toutes ses méchantes petites pensées ? » Je me rappelle à l'ordre. « Tu n'es pas mieux qu'eux, t'es bourrée de préjugés, ma pauvre, ne sois pas toujours si négative, Nora. T'as aussi pleins de clients ouverts, gentils, attachants. » Oui, mais je n'aime pas aller chez des nouveaux clients, un point, c'est tout.

Voici le 117 bien visible sur la façade étroite. La maison n'est pas antipathique avec ses briques rouges et ses grandes fenêtres. Je vérifie le nom : Vincent Vermeersch, oui c'est ça. La sonnette hurle comme un chat mouillé, pourtant j'ai à peine enfoncé le bouton. Mon cœur fait un saut, mes oreilles sifflent. J'entends des pas pressés qui dévalent un escalier. J'ajuste mon

voile et redresse mon dos, prête à affronter l'inconnu. J'espère que sa maison n'est pas trop sale.

La porte s'ouvre avec un grincement. Deux lacs verts de montagne me regardent. À la seconde, je suis horriblement confuse. Le type devant moi, il a des yeux thibaultiens, vert-lac-de-montagne, couleur que je croyais unique. Et bien non. Et en plus, ce vert-là, surpris par la lumière du jour, brille comme un lac ensoleillé. J'y chercherais presque un voilier. Ma tête tourne. Contrôle-toi, Nora. « Euh, bonjour, je suis Nora, l'aide ménagère ». « Bonjour, entrez, entrez ». Je trébuche en entrant. Je rougis comme une gamine. Je toussoie. J'ajuste mon voile. « Que voulez-vous que je fasse ? » Quelle question bête, Nora, t'es là pour nettoyer. « Euh, je veux dire, je commence par quoi ? » L'homme sourit, passe la main dans ses cheveux, fait un geste imprécis. « Ben, je propose que je vous montre d'abord les pièces à nettoyer. J'ai aussi acheté quelques produits, mais dites-moi si vous avez besoin d'autre chose. » Je n'arrive pas à le regarder, je murmure avec une voix toute plate, sans couleur, sans mélodie : « Pas de problème, je vous suis. »

Depuis trois semaines je le connais sans le connaître. J'ai été trois fois chez lui. Neuf heures tout en tout. Pas mal de minutes donc, je n'arrive pas à les additionner, les maths n'ont jamais été mon fort. Trois fois cent quatre vingts minutes, c'est déjà ça, c'est même un peu plus, parce que je ne veux pas faire mon avarre et laisser tomber le balai dès que les trois heures sont passées. Je ne fais ça chez personne, même pas chez les Decoster où l'odeur de l'appartement, faudrait plutôt dire la puanteur, me rend franchement malade. Chez lui, ça sent bon le tabac et le bois. Parfois, quand il vient de sortir, je respire les atomes de son eau de toilette qui me paraît si fraîche, si matinale de vert-de-lac-ensoleillé. Elle me donne de l'énergie, me fait chanter, j'adore chanter. Sara d'ailleurs aime que je chante. Quand elle était petite, je ne lui parlais jamais, je lui chantais tout, je lui traduisais chaque gestes en mélodie. Chanter, ça me libère, ça m'ouvre les poumons, me fait respirer. Quand j'ai de l'énergie, je chante même à l'encontre du bruit d'aspirateur. La voix est plus forte que la machine, quel triomphe.

J'attends les vendredis avec impatience. Les vendredis me font naviguer à travers les rues trop sombres, les appartements trop sales, les âmes trop seules. Les jeudis soir, je me lave les cheveux deux fois. Bien ridicule d'ailleurs, il ne les verra pas sous le voile. Je réfléchis

à ce que je vais mettre. Rien de trop chic, je ne peux quand même pas nettoyer en tulle et en talons. Je scrute mon visage dans la glace. Suis-je belle ou juste jolie ? Suis-je attirante malgré le voile ? Et c'est quoi cet horrible petit bouton qui se volcanise sur mon front ? Nora, ne sois pas si bête, ne fais pas ton adolescente. Tu y vas pour nettoyer, point barre. Ce type, c'est juste ton client, point barre. De toute façon, c'est un blondinet, non-musulman, non-envisageable, non-épousable, point barre.

Sara a remarqué quelque chose. « Depuis quand tu te lèves si tôt pour passer trois heures dans la salle de bain ? » « Qu'est-ce que tu racontes, c'est toi qui la bloques tout le temps. » « Pas vrai. Et n'essaie pas de changer de sujet. T'as rencontré quelqu'un ? » Ses yeux brillent. Ça me fait plaisir de les voir enfin briller, mais je ne vais quand même pas lui dire ce qui se passe. De toute façon, rien ne se passe. Rien ne peut se passer. En tout cas pas avec un Vincent Vermeersch.

Mais dans ma tête, je le tutoie, je l'appelle par son prénom, Vincent. Les vendredis de Vincent. Je goûte le nom, le déguste, le fredonne, le murmure à mi-voix, sous la douche à haute voix, Vincent, Vincent. Et j'essaie la télépathie. Si je pense très très fort à lui, il va le sentir, il doit le sentir, il le sent. Vincent, Vincent ?

Le week-end je nourris mon esprit de chaque petit détail repéré chez lui, les détails si importants qui me donnent des indices sur son caractère, sa façon d'agir, d'aimer, de vivre, de voir les choses. Les détails qui me mettent sur la bonne piste dans la quête de son être. Je m'amuse à faire son puzzle sans avoir toutes les pièces. Mais je varie les quelques pièces que j'ai. Je les combine, les sépare, les dissèque pour mieux les réunir.

Il doit aimer la musique car des CD, j'en trouve partout : dans la cuisine, le couloir, le salon, la chambre à coucher, sur le rebord des fenêtres, des cheminées, des étagères, des CD seuls, à deux, à trois, en piles, debout, tombés, il y en a même dans la salle de bain. Je ne connais pas les titres, ni les chanteurs, ni les styles, mais c'est bon signe qu'il aime la musique. Par contre, je n'aime pas trop les chanteuses affichées sur certains boîtiers. Je les trouve carrément vulgaires. Les lèvres sont trop rouges, les yeux trop mi-clos, la tête dans la nuque, le corps de barbie. Je m'excuse, mais elles font un peu putes. Rien contre les putes, les pauvres, mais de là à s'afficher comme si, non. À mon avis, c'est pour compenser le manque de voix. À mon avis, elles ont des voix traficotées, artificielles, à la confiture industrielle. Tout à coup, je suis furieuse. Je passe le chiffon mouillé sur le plastique et je claque les boîtiers l'un sur l'autre. Et tout en haut de la pile je mets un CD avec un vieil homme mal rasé. Voilà.

C'est le quatrième vendredi chez lui. Il a l'air contrarié aujourd'hui quand il m'ouvre la porte. Ses cheveux vont dans tout les sens, le vert-de-lac est sombre, embrumé. « Ah bonjour Nora », il me dit d'une voix rouillée. Je m'excuse, c'est un peu le bordel aujourd'hui chez moi. » « Bonjour, pas de problème. » Ma voix est fade d'émotions supprimées, mais pour la première fois j'ose lui adresser un petit sourire. « J'ai travaillé tard, vous savez, j'ai dû terminer un projet et je n'ai pas eu la force de ranger la maison ce matin. » « Pas de problème », répète-je comme un automate vocal. T'as pas autre chose à rétorquer, Nora ? Il doit te prendre pour une gentille fille, mais un peu simple. Du moins, j'arrive à lui refaire un sourire, tout en rougissant bien sûr. Il me regarde presque avec étonnement. Et puis, j'en crois pas mes oreilles : « J'aime bien quand vous souriez, Nora. » Dans la demi-seconde, mon visage tourne au rouge vif, ce rouge brûlant qui s'épanouit rapidement tout au long du cou. Mais qu'est-ce qu'il lui prend de me dire ça ? Eh, Monsieur, j'ai un voile, tu ne vois pas ? On ne dit pas ça comme ça à une femme voilée. Mon cœur bat durement, le rouge s'enlise. Et quand même, en moi, il y a une petite chorale déchaînée, jubilante. Il aime mon

sourire. Vincent aime mon sourire. Vincent a vu mon sourire. Vincent me voit.

Ce qui est très délicat de sa part, c'est qu'il fait semblant de ne pas voir la couleur de mon visage, mon trouble. D'une voix calme, douce, aimable il me demande - comme chaque vendredi - si je voudrais boire un petit café avant de commencer. C'est très chaleureux, je trouve, car d'abord, les Belges sont en général - sans vouloir généraliser - quand même moins hospitaliers que nous. Et en plus, il me le demande à chaque fois, bien que je n'ais encore jamais accepté. «Non, merci, je crois que je vais commencer tout de suite». D'un geste un peu brusque, je tire l'aspirateur de l'armoire du débarras. «Je commence par où?» «Laissez-tomber le bureau aujourd'hui, il y a des papiers partout, commencez peut-être par la cuisine.» «D'accord.» Je fais couler de l'eau brûlante dans le seau. «Je vais vite faire quelques courses, faites à votre aise.» «D'accord.» «À tantôt.», «Au revoir.» Je commence à frotter avec vigueur la table de cuisine, à ramasser les miettes. Il aime bien mon sourire. Je souris malgré moi. Ma chorale intérieure chante de plus en plus fort. J'ai envie de la rejoindre. Je sens déjà que les mélodies se forgent leur chemin vers l'extérieur, s'accrochent à mes cordes vocales, les font vibrer, me font chantonner. J'ai hâte d'allumer l'aspirateur pour

enfin me lâcher, pour enfin chanter à pleine voix.

Entre le bruit de la machine et ma voix libérée, je n'ai pas dû entendre la porte d'entrée, les craquements du plancher, ses pas. Je chante ma chanson préférée de Biyouna, une Algérienne avec une belle voix bien basse :

*« Elle veut l'amour pur et sans faille
Dans le profond
Des horizons lointains
Mordre au citron
De l'idéal
Elle veut le début
Sans la fin
Elle veut tant de choses
Renverser le ciel »*

Je chante à faire trembler les murs tout en passant la brosse de l'aspirateur au tempo : d'avant en arrière, de gauche à droite, en ovale et en cercle avec de longs mouvements presque sensuels. Je chante, en pensant à lui, à son regard, à mon sourire. Nettoyer devient un plaisir. Poussières d'étoiles, miettes de lune, taches de soleil. Je chante en imitant le timbre de Biyouna :

*« Et que la nuit se lève
Dans son cœur... elle veut
Quelque chose de nouveau
Elle veut tant de choses
Elle veut tant de choses
Rêver sa vie
Dans ses vies de rêve
Traverser le ciel
Prendre le large... »*

Tout d'un coup, je sens un petit air frais sur ma joue, une présence, je lève les yeux. La honte, la honte totale, la honte monumentale. Deux lacs de vert-de-montagne me regardent, le vert est tout clair. Il est là, dans le cadre de la porte de la cuisine, deux sacs en plastique lourds dans les mains ; il a de belles mains, d'ailleurs, je les ai remarquées dès le premier jour, et sans alliance, je le re-vérifie chaque fois. J'éteins l'aspirateur. Je me relève lentement, sans oser le regarder. Ma voix est assassinée, morte sur le coup, prête pour l'enterrement, déjà décomposée. « Incroyable, votre voix, vraiment incroyable. Vous prenez des cours ? » Il se moque de moi ou quoi ? Mais son regard est sérieux, curieux. Je fais non de la tête, ma voix ne m'appartient plus. Pour me donner un peu de contenance, je me précipite vers le seau qui est dans son chemin. Je le soulève si rapidement que l'eau savonneuse déborde dans un

splash mousseux sur ses chaussures et son pantalon. « Oh, désolée, je suis vraiment désolée », ma voix est celle d'une petite souris piégée. Confuse, je prends un torchon de cuisine, mais... je ne vais quand même pas lui frotter ses chaussures, son pantalon. Lui, il rit et dépose les sacs sur la table. « Oh, ne vous inquiétez pas, ça m'évite une lessive. Quelle voix épatante, j'en reviens pas ! Toujours pas envie d'un café ? »

C'est seulement lors du septième vendredi que j'ai enfin accepté de boire un café avec lui. C'est Laurence qui m'a poussé à ça. « Oh, Nora, lâche-nous un peu avec tes histoires de voile, de tradition, de : ça ne se fait pas. Personne te dit de coucher avec lui, mais ce n'est quand même pas un crime qui choquerait ton Allah de boire un café avec un client. » Je n'aime pas trop quand Laurence parle comme ça de « ton Allah ». Je le lui pardonne, parce qu'on est amies depuis quinze ans et parce que je sais qu'au plus profond d'elle même elle regrette un peu de ne pas avoir un Allah, une religion, ce GPS spirituel et moral qui aide à trouver son chemin en bloquant d'autres. Je me défends mollement. « Mais ça ne se fait pas

chez nous de boire un café, seule avec un homme.»
«Oh, tu me prends la tête. Ça fait combien d'années que tu vis en Belgique? Depuis que t'es bébé, alors faut s'y faire. Ici, les hommes ne croient pas que tu es une fille facile si tu bois un café en tête-à-tête. En plus, c'est ton client, ce n'est pas très poli de refuser tout le temps ce foutu café. Allez, fais-le. En plus il te plaît, non? » «Oui, mais tu ne comprends pas ou quoi? C'est justement ça le problème. Mes parents attraperaient la crise s'ils savaient.» «Mais ils ne savent pas. Et puis c'est toi qui attrape la crise ici. Sois un peu cool, de toute façon, ce mec n'osera certainement pas t'approcher avec ton voile idiot. Pourquoi tu ne l'enlèves pas? Du moins si tu vas chez lui? Ils sont si beaux, tes cheveux.» «Mais t'es complètement folle, Laurence. Le voile, ce n'est pas juste un accessoire. C'est Mohammed qui...» «Ah non! Non, non, non. On ne va pas recommencer cette discussion. Tu veux mon avis? Dieu ou Allah - peu importe quel nom tu lui donnes, faut déjà qu'il existe - il s'en fout pas mal du voile, il a d'autres choses à faire que de se soucier si on voit les tifs des femmes.» Laurence est très têtue à ce sujet. Elle ne veut même pas essayer de comprendre pourquoi je porte le voile. Faut dire que je ne me défends pas très bien.

Je dois avouer qu'elle est compliquée cette histoire de voile. Mes parents veulent que je le porte, c'est sûr, mais je sais que ma mère n'en portait pas quand elle a commencé à travailler en Belgique. On se faisait mal voir à l'époque. Aujourd'hui, les rues de Bruxelles sont pleines de femmes voilées. Dans certains quartiers on se fait presque mal voir si, en tant que Marocaine, on n'en porte pas. Ma mère ne sort plus sans voile.

Dès que mon corps a changé, elle m'a offert mon premier. Il était beau, en soie bleue, tout fin, tout léger. Elle m'a expliqué comment le nouer autour de la tête. Elle m'a appelé « ma grande ». J'étais fière d'être devenue une femme. En même temps, j'étais triste. Je craignais les remarques de Laurence et celles des autres filles non-musulmanes en classe. Je n'étais plus comme elles. Et puis je me demandais, si ce voile m'allait vraiment bien. Ma tête paraissait tout à coup plus petite, on aurait dit un œuf. Sans les cheveux, les yeux étaient trop grands, ils bouffaient le visage. Et puis c'était si dur, si déprimant que Thibault ne me regarde plus. Fini le vert dans mes yeux.

Ma mère a dû sentir mon cafard. « Il te protège tu sais, ce voile. Tu es une fille bien. Ça se voit maintenant. Les hommes n'oseront pas te regarder. » Moi je n'osais pas lui avouer que c'était justement ça le problème. Bon, pas « les hommes », mais Thibault. Les mots de ma tante du Maroc me sont revenus à l'esprit. Blondinet.

Puis je me suis habituée au voile. Il faisait plaisir à mes parents, c'était le plus important. J'aime faire plaisir à mes parents. Leur vie est déjà assez dure. J'aurais l'impression de les trahir si je le retirais. En plus, j'ai peur qu'Allah me punisse si je l'enlève, qu'Il ne me protège plus comme Il l'a fait jusqu'à présent. Peut-être Sara irait-elle mieux si elle ne l'enlevait pas. Le voile, ça sécurise.

Mais c'est compliqué d'expliquer tout ça à Laurence, elle ne comprendrait pas. Ses parents ont abandonné depuis bien longtemps de lui faire des remarques sur sa façon de s'habiller. Ils ont abandonné de lui faire des remarques tout court. D'ailleurs elle n'habite plus chez eux. Elle à un kot avec des copains et copines, elle fait ce qu'elle veut ou ce qu'elle croit vouloir.

« Et il est beau, ton fameux client ? » Laurence essaye de changer de sujet. Beau ? Je réfléchis. Beau non, je ne crois pas, du moins pas selon les critères communs, banals, habituels des magazines multicolores. Il n'a pas un visage régulier et pas de menton viril ni des épaules larges et des muscles partout. Mais il a des yeux vert-lac-de-montagne, une voix douce, des belles mains. J'aime comme il bouge, j'aime ses petites rides, il doit bien avoir dix ans de plus que moi. « Beau ? Il n'est pas mal, je trouve. » « Tant mieux alors. » Laurence rit avec un petit air indulgent et me fait promettre que j'accepterai vendredi prochain le café proposé. Les promesses entre amies, il faut les tenir, n'est-ce pas Allah ?

« Un café ? Euh, aujourd'hui, oui, pourquoi pas ? » « Un café, bonne idée, je n'ai pas eu le temps de déjeuner. » « Un café, exceptionnellement oui, j'ai besoin de caféine. » Je m'exerce dans le tram, mais aucune réponse ne me convainc. Oh Nora, c'est vrai que c'est très très compliqué de répondre à cette question existentielle, café oui ou café non. Dis juste oui. Mes mains sont moites, quand je sonne à la porte Rue des Roses 117,

mon cœur est un tambourin. Mais quelques minutes plus tard je lui réponds comme une grande: « Merci, je veux bien. » C'est lui qui me paraît tout à coup un peu déconcerté. J'ai envie de rire en le voyant se précipiter à la cuisine, s'affairer, chercher des petites tasses, mettre des biscuits sur une assiette. « Le café est prêt dans deux minutes, ça va? Asseyez-vous. Sucre? Lait? » Il me fait penser à ma mère quand mon oncle vient manger, l'oncle qui a réussi. C'est le frère de mon père. Il est tellement sûr et si fier de lui que mon père paraît rétrécir dès qu'il franchit la porte. Ma mère, elle, court autour de lui comme s'il était le roi de Belgique. « Mais, t'as rien mangé, Omar, sers-toi convenablement, attends, je vais te servir. » Elle me fatigue dans ces moments-là, l'oncle m'énerve et j'ai mal au cœur en voyant mon père. Je repousse vite les pensées parentales, ce n'est pas le moment, qu'Allah me pardonne. Moi, maintenant, ici, seule avec un homme, oh là là!

Lui, après m'avoir servi le café, se calme. Il me regarde avec ses lacs vert-de-montagne, ne sait pas quoi me dire. Je tourne le sucre dans ma tasse. La cuillère claque un peu trop fort contre la porcelaine fine. Pour éviter de re-rougir, je lui demande vite: « ce n'est pas trop difficile de travailler chez soi? Je veux dire de ne pas aller dans un bureau? » Il sourit. « Parfois oui,

il faut beaucoup se discipliner, mais d'abord, je sais mieux me concentrer ici, tout seul, et puis je vois tout de même régulièrement mes clients et producteurs.» Je suis trop curieuse, je n'arrive pas à m'empêcher de lui demander : « Vous faites quoi exactement ? » « Oh, je compose toutes ces horribles petites mélodies publicitaires que les gens sont censés garder dans l'oreille. Des rengaines qui doivent les motiver d'acheter tel ou tel produit. » Son sourire est un peu forcé. « Vous n'aimez pas votre travail ? » « Si, si, je ne peux pas me plaindre, c'est juste qu'au départ, je rêvais d'autre chose, je rêvais de faire de la musique de qualité, pas ces mélodies à l'adoucissant. » Il écrase sa cigarette. « Mais vous savez, parfois je me permets le luxe de composer ce qui me plaît vraiment, juste pour moi, parfois pour mes amis, parfois pour ma copine. »

Bang, la raclée, à droite et à gauche. Pour ma copine. Ma copine. Copine. Conne. Je la déteste sur le champ. Mon visage se voile. C'est toi la conne, Nora. Tu pensais peut-être qu'un homme pareil n'a pas de copine ? Qu'il t'a attendue ? D'ailleurs, il n'a pas à t'attendre, tu es une femme voilée, tu n'es pas pour lui, c'est un Blondinet. Qu'il reste avec sa blondinette, tiens. Sa blondinette belge. Sa blondinette belge banale. Sa blondinette belge banale bcbg. Oh, redresse-toi, Nora, je te l'ordonne, prends-toi en main. « Mmh, intéressant »,

ma voix est sans sel ni poivre. « Bon, je vais me mettre au travail, là, merci pour le café. »

« Nora, êtes-vous toujours si consciencieuse au travail ? Prenez encore une goutte de café, pour une fois que vous acceptez d'en prendre un. » Il me regarde avec ses lacs verts. Elle a de la chance sa copine. J'ai mal un peu partout. Mes genoux tremblent, alors je reste assise. « D'accord, merci. » Mais je n'arrive pas à sourire. Le café me brûle les lèvres. Contrôle-toi, Nora. « Et ça leur plaît ce que vous composez ? » « Ça dépend. Mes copains sont très encourageants. Mais ma copine, elle a du mal. Elle préfère écouter des choses faciles, Lara Fabian et consorts, les rengaines, quoi. » Il n'a pas l'air emballé. Mais qu'est-ce qu'il fout avec elle, alors ? Sans doute c'est une poupée barbie, les hommes aiment les poupées barbie. « Et vous ? » « Quoi, et moi ? » « Vous aimez la musique ? » Quelle question, bien sûr que oui. Il doit rire en voyant mon regard. « D'accord, d'accord, j'aurais dû m'en douter. Quelqu'un avec une telle voix doit aimer la musique. Je n'ai pas oublié comme vous chantez extraordinairement bien. » Je baisse les yeux. « Non, mais vraiment, faut pas être gênée, vous devriez faire quelque chose avec ce don que vous avez. » Il me fait bien rire lui. Eh, Maman, Papa, j'ai quelque chose à vous dire, je deviens chanteuse. Je vois déjà leur tête. La pauvre, elle

devient folle, elle devient hystérique, faut vite lui trouver un mari. «Non sérieusement», il s'emballe, faut prendre des cours, faut se présenter à l'Académie de Musique par exemple. Faut faire profiter les autres de votre voix, sinon c'est du gâchis.»

Je ne dis rien. Le café est tiède. Mes mains sont froides. Je suis fatiguée. Les cours, ça coûte, et puis il faut avoir le temps pour les suivre. Moi je dois travailler, gagner de l'argent. Il ne comprend pas ou quoi? Les études de Samir ne se payent pas de tout seul, le kot à Louvain-la-Neuve non plus. Samir, c'est mon frère, *habib umu*, le chouchou de Maman. C'est vrai qu'il a quelque chose de craquant, de séduisant. Même moi, grande sœur critique et limite jalouse, je me laisse charmer par son regard brun clair, son rire insouciant, ses manières... disons nonchalantes. Pourquoi aiderais-je à la maison? Il y a bien Maman et mes sœurs qui feront le boulot. Pourquoi ne prendrais-je pas la dernière bouteille de Coca dans le frigo? Il y en aura bien quelqu'un qui fera les courses. Pourquoi me fatiguerais-je trop à l'université? Je finirai bien par réussir, je suis si malin, futé, irrésistible, n'est-ce pas Maman?

«Aux yeux de la mère le singe est une gazelle» dit un proverbe arabe. Je suis un peu méchante, là, je

sais. Pourtant j'aime mon frère et il n'est pas un singe. Mais une gazelle, ça non plus. Et puis ça fait quand même deux ans que je lui finance ses études. Oui, je sais, je l'avais proposé moi-même. J'avais abandonné volontairement mon graduat en secrétariat, ces cours tellement barbants. Et je me sentais si généreuse, si responsable, si bonne. « On est fier de toi, ma grande », mes parents en avait les larmes aux yeux. Et en plus, imaginez-vous, leur fils, l'unique, à l'université! Sur recommandation d'un prof en humanités! Futur ingénieur commercial, quelle perspective, quel baume bénéfique pour la plaie de mon père, simple travailleur immigré sans boulot. Moi je finirai bien par être mariée. Pourquoi, en attendant, ne pas gagner un peu d'argent? Les femmes de ménage, on en cherche toujours.

Samir, lui, trouvait le sacrifice plutôt normal. Bisous, bisous, merci sœurlette, c'est vraiment cool de ta part, et hop, il était parti avec sa mobylette, rejoindre ses copains.

Je cours d'un client à l'autre, j'écoute leurs histoires de soucis et de solitude, je plonge mes mains dans de l'eau

savonneuse, je brosse les toilettes malodorantes, j'inhale les vapeurs de javel, je me bats contre les poussières, et tout ça pour lui payer ses sorties, ses rencontres et ses « je file, j'ai cours ». Samir, Samir, si au moins tu te rendais compte. Mais Samir n'a aucune envie de se rendre compte. Il est bien trop occupé à croquer la vie à pleines dents. La vie est une pomme, bien ronde, bien juteuse, bien tentante, elle n'est surtout pas une biscotte sèche et sérieuse. Et moi ? Je n'ai pas le cœur de lui retirer sa pomme. Et si je suis sincère, je me suis bien arrangée avec ça. Faut pas se poser de questions en frottant les sols. Faut pas chercher le passage étroit parmi les autoroutes bondées des possibilités professionnelles. Faut pas se casser la tête face aux syllabus et livres compliqués. Faut aspirer, c'est tout.

Mais là, j'aspire l'amertume, la tristesse. Je passe d'une pièce à l'autre, le chiffon à la main, le goût du café dans la bouche, la tempête dans le corps. J'ai changé mes yeux. Les nouveaux sont tout noir, ils ont un regard méfiant, inquisiteur. Ils se posent sur son chez lui, tant chéri et soigné, maintenant si étranger et éloigné. Ils cherchent les traces d'elle, de l'autre, l'intruse. C'est à elle cette brosse à dents, ce sachet de lavande, ce bol décoré de petits cœurs rouges ? Et s'il tombait par terre ? S'éclatait à jamais ? En débris non recollables, non-regrettés ? Bon, allez Nora, c'est bon, rentre

chez toi maintenant. Je frappe doucement à la porte de son bureau. « Excusez-moi de vous déranger, mais j'ai fini là, je vais y aller. » « D'accord, merci beaucoup, Nora. Voici les chèques-service. Je vous accompagne à la porte. » Puis après un coup d'œil plus intensif: « Tout va bien, Nora ? Vous me paraissiez un peu pâle aujourd'hui. » « Vraiment ? Non, non, ce n'est rien, un petit mal de tête. À vendredi prochain. »
